Femmes et développement : intégration ou exclusion ?

Autor(en): **Grandjean, Martine**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **69 (1981)**

Heft [9]

PDF erstellt am: **19.03.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-284510

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch



Femmes et développement: intégration ou exclusion?

Longues silhouettes multicolores dans la poussière dorée, hanches pleines au lent balancement, port altier et bébé dans le dos, qui ne connaît ces images exotiques — toujours les mêmes — qui dansent dans notre esprit sitôt que l'on évoque les « femmes du tiers monde » ? A moins que ce ne soit ces visages vieillis avant l'âge, ces seins taris des zones de sécheresse ou encore ces dos cassés en deux repiquant le riz...

Le contexte détermine l'homme et l'image que nous nous faisons de lui. Aujourd'hui comme hier, le tiers monde, c'est la pauvreté, la famine, la sécheresse, la soif, la dureté de la vie rurale, le grouillement des favellas.

Ce n'est que récemment que les femmes du tiers monde sont apparues sur la scène en tant que telles, en tant que groupe social dont on a fini par reconnaître qu'il avait des besoins spécifiques.

Les hommes, les enfants et les femmes

Le temps n'est pas loin où le tiers monde formait à lui seul une vaste entité à laquelle il fallait venir en aide. On a commencé par le contexte : forages de puits, drainages des sols, implantation de nouvelles cultures, construction de routes, de ponts, irrigation des terres, etc. Puis, on s'est rendu compte que sans l'homme, l'environnement n'est rien. Alors ont commencé les programmes d'alphabétisation, les cours de formation, les créations d'emplois...

Malgré ces progrès, la situation des enfants demeurait précaire. Aussi s'est-on dirigé spécifiquement vers eux en leur donnant des crèches, des garderies, des écoles, des maternités. Mais les mères ne savaient pas lire les modes d'emploi des produits qu'on leur donnait pour leurs enfants, et lorsqu'elles étaient malades, trop malades pour rester debout, c'est toute la famille qui en subissait les conséquences. Alors, enfin, on s'est occupé des femmes, en tant que mères d'abord, puis en tant que femmes puisqu'un jour ou l'autre, elles seraient, à leur tour, des mères soutenant une famille.

La bonne conscience des certitudes

Sous-alimentation, malnutrition, hygiène précaire, analphabétisme, autant de problèmes auxquels se sont attaqués les responsables de l'aide au développement, confortables dans la certitude d'une action juste et humanitaire. Certes, on a pu critiquer ça et là le contenu des programmes scolaires, trop axés sur l'histoire et la mentalité occidentales, on a assisté, également, à la violente bataille économico-nutritionnelle des laits en poudre inondant le tiers monde, mais, en gros, personne ne contestait le bien fondé de l'aide apportée dans ces domaines vitaux.

Aujourd'hui, la nouvelle idée-force des programmes d'aide humanitaire qui se préoccupent des femmes est « d'intégrer les femmes au développement », sous-entendu : les femmes ne contribuent pas au développement national. Or, que font-elles au juste ? « Ces paysannes du tiers monde se lèvent au chant du coq. Elles vont chercher de l'eau au puits ou dans les marigots parfois à des kilomètres du village. Elles pilent le mil ou écrasent le maïs. Elles préparent le petit déjeuner, nettoient la maison, lavent le linge, font la cuisine et apportent le repas aux hommes dans les champs. Elles aident ces derniers et travaillent dans leur propre parcelle située parfois loin du village, cueillent des plantes, des graines qui vont servir de condiment, cherchent du bois pour la cuisine du soir, arrivent au village, préparent le repas, nettoient les enfants, rangent la cuisine et se couchent enfin. C'est ainsi que s'étire à longueur d'année la journée des paysannes pauvres du tiers monde. Ces tâches permettent à la famille de survivre, car ces femmes non seulement produisent des aliments et aident dans les champs familiaux, mais aussi, en tant que mères, elles mettent au monde des enfants, les nourrissent, les soignent et les éduquent.»[1]

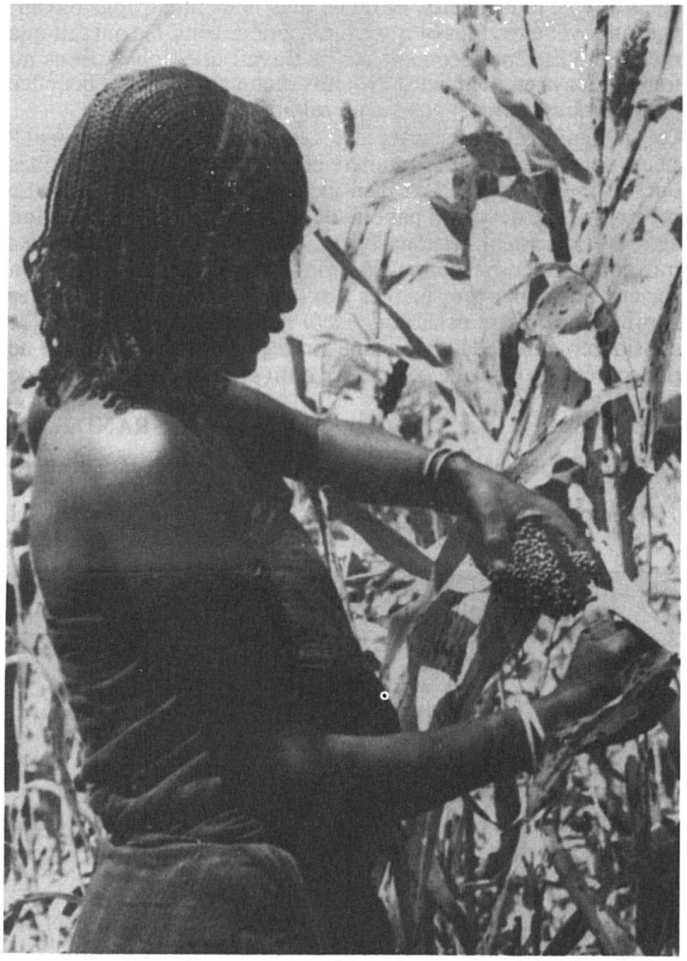


Photo WHO/ILO and WHO/UNICEF B. Wolff

Dénoncer la supercherie

C'est ici que se retrouve la similitude entre femmes du tiers monde et femmes des pays développés : pour les unes comme pour les autres, le travail fourni n'entre dans aucune comptabilité nationale au point qu'il n'est même pas considéré comme « productif ». Partout, les femmes qui dénoncent cette supercherie se font plus nombreuses. En Bolivie, Domitila, femme de mineur, raconte :

« Et pourtant, avec tout ce que nous faisons, l'idée existe encore que les femmes n'accomplissent aucun travail, parce qu'elles ne rapportent rien économiquement au pays, et que seul le mari travaille, parce que lui, il reçoit un salaire.

Nous nous sommes beaucoup heurtées à cette difficulté.

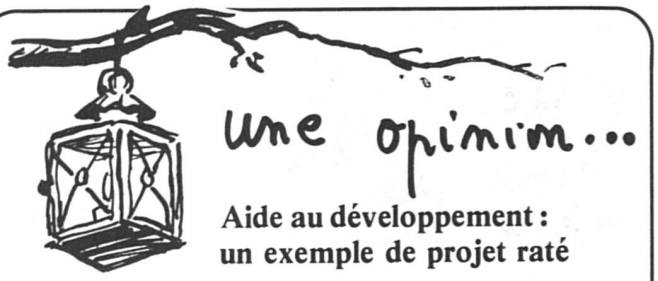
Un jour, j'ai eu l'idée de faire un tableau. Nous avons pris comme exemple le prix que coûte le lavage d'une douzaine de vêtements et nous avons calculé combien de douzaines nous en lavions par mois. Ensuite, nous avons pris le salaire d'une cuisinière, d'une nourrice, d'une servante. Et tout ce que font mensuellement les femmes de travailleurs, nous l'avons calculé. Au total, le salaire nécessaire pour payer tout ce que nous faisons au foyer, sur la base des salaires de cuisinière, de nourrice, de servante, était beaucoup plus élevé que ce que gagnait le mari à la mine en un mois. Alors nous avons pu faire comprendre à nos compagnons que nous aussi, nous travaillons, et même, dans un certain sens, plus qu'eux. Et qu'en plus nous rapportons davantage au foyer avec tout ce que nous économisons. Ce qui fait que même si l'Etat ne reconnaît pas le travail que nous faisons au foyer, le pays en bénéficie, les gouvernements en tirent bénéfice puisque nous ne recevons aucun salaire pour ce travail.»[2]

Que signifie, dès lors, intégrer les femmes au développement ? Leur fournir un emploi rémunéré et socialement reconnu ? Elles ont, pour la plupart, déjà bien assez de travail comme ça. Le premier pas ne devrait-il pas être de reconnaître leur contribution au développement national ? Ou, plutôt, de leur donner les moyens de se faire reconnaître comme éléments productifs de la société, au même titre que les hommes ? Tant que les femmes continueront d'être exclues *de facto* du développement et de se considérer comme telles, aucune stratégie du développement ne pourra réussir. Comme partout, ce dont elles ont besoin, c'est de justice.

Martine GRANDJEAN

[1] Marie-Angélique Savané, *in* Education et Développement, n° 7, 1980.

[2] Domitila, *Si on me donne la parole...* Maspero, 1978.



Aide au développement : un exemple de projet raté

Dans le cadre de l'aide au développement, réaliser un projet n'est pas toujours chose facile, même si on sait pouvoir obtenir l'argent, même si on sait avoir les contacts nécessaires.

Un exemple : *élevage artisanal de poules par des femmes du Mali.*

Après notre voyage au Mali (déc. 76-janvier 77) où devait se sceller le jumelage de l'Union des femmes du Mali et de l'Alliance de sociétés féminines suisses, nous, les 10 femmes suisses du voyage, avions formulé un projet : organiser avec l'aide des paysannes suisses, de la FAO et de Ciba-Geigy (tous d'accord) un séminaire destiné aux femmes rurales de la région de Mopti dont nous connaissions le gouverneur, sur l'élevage artisanal des poules. Elevées par des femmes, quelques poules qui picorent dans la cour d'une famille, procurent non seulement des œufs, des poulets, c'est-à-dire un apport alimentaire appréciable, mais encore une possibilité pour la femme de gagner quelques sous. Tout a échoué. Le gouverneur préférait l'élevage dans des parcs avicoles d'au moins 5 000 poules... le tout géré par des hommes salariés.

Nous avons peut-être manqué de ténacité. Dommage, car sans la participation de la femme aucun développement ne sera valable,aussi en aviculture.

Jacqueline Berenstein-Wavre.

Solidarité : c'est possible...

Les Eclaireuses suisses et l'aide au Zimbabwe

Après cinq longues années de guerre civile, le Zimbabwe (qui n'est plus la Rhodésie) fait des plans pour l'avenir. Il faut reconstruire l'infrastructure dans les campagnes, les routes ont disparu, les villages brûlés, les réfugiés innombrables.

Les éclaireuses du Zimbabwe participent de toutes leurs forces à la reconstruction et ont obtenu le financement d'une animatrice zimbabwéenne itinérante qui organise des cours d'économie familiale pour des filles et jeunes filles. En effet, il est difficile de poursuivre des études ou d'acquérir une formation professionnelle quelconque.

L'Association suisse des Eclaireuses a fait un gros effort pour assumer les frais d'un cours, car l'animatrice (financée pendant deux ans seulement par l'aide gouvernementale canadienne) aurait dû cesser d'enseigner récemment faute de moyens.

Cours d'économie familiale

Ils sont remarquablement conçus : enseignement sur l'agriculture, élaboration d'un budget, notions d'hygiène et de soins de santé, ainsi que couture et artisanat pour permettre aux jeunes filles de gagner un peu d'argent.

Deux cours ont déjà eu lieu, l'un de six semaines, l'autre de quatre. Le dernier, organisé dans un baraquement mis à disposition par le Haut Commissariat aux Réfugiés dans les montagnes d'Inyanga a eu un immense succès.

Voici une des activités constructives de l'Association des Eclaireuses suisses vis-à-vis de leurs sœurs du tiers monde.

BvdW

Participation des femmes au Corps suisse d'aide en cas de catastrophe

Les femmes représentent le 15 % des gens à disposition, mais aujourd'hui presque le 25 % des membres effectivement engagés.

Leur nombre est en constante augmentation : elles étaient 9 en 1978, 21 en 1979, 51 l'année passée.

Les exigences et les conditions d'engagement sont les mêmes pour les femmes que pour les hommes : avoir au moins 25 ans, des qualifications et une expérience professionnelles, des connaissances en langues étrangères, et, bien sûr, une bonne santé, des facultés d'adaptation, le sens des responsabilités. Si possible connaître déjà un peu le Tiers Monde.

Les femmes participent principalement aux programmes de santé et d'alimentation et reçoivent si nécessaire une formation complémentaire, par exemple sur l'utilisation des laits en poudre, la diététique recommandée pour les enfants et les femmes enceintes sous-alimentés, etc. Sont inscrites surtout des infirmières, des médecins, mais aussi des jardinières d'enfants, des assistantes sociales, des « ménagères » ayant une bonne formation professionnelle. Des femmes venant des carrières commerciales peuvent être appelées à participer aux équipes de coordination et de direction.

Le principal motif qui incite des femmes à se mettre à disposition du Corps, c'est, comme pour les hommes, le désir de faire « quelque chose » dans le domaine humanitaire ou d'aide au développement. L'aide humanitaire ne consiste pas seulement à soigner ou à nourrir, mais débouche très vite sur une véritable aide au développement, car elle tend toujours à montrer aux gens comment s'aider eux-mêmes, à instruire les mères tout en soignant les enfants, ou à trouver et former des aides sanitaires parmi les réfugiés d'un camp.

Les besoins augmentant de plus en plus, le Corps suisse d'aide en cas de catastrophe souhaite augmenter l'effectif de ses membres, notamment en femmes pouvant aider dans les services sanitaires.

P. B.—S.